

L'INDÉPENDANT

DES BASSES-PYRÉNÉES

JOURNAL RÉPUBLICAIN PARAISSANT TOUS LES JOURS EXCEPTÉ LE DIMANCHE

TÉLÉPHONE 0.33

TÉLÉPHONE 0.33

ABONNEMENTS :

Pau, département et limitrophes.....	3 Mois : 8 fr.	6 Mois : 15 fr.	1 An : 28 fr.
Autres départements.....	6 fr. 50	12 fr.	24 fr.
Étranger.....	10 fr.	18 fr.	36 fr.
Maires et Instituteurs des Basses-Pyrénées.....	8 fr.	16 fr.	

RÉDACTION & ADMINISTRATION : 11, Rue des Cordeliers, PAU.

Rédacteur en chef : OCTAVE AUBERT

La direction politique appartient au Conseil d'Administration de la Société Anonyme de L'INDÉPENDANT

Tout ce qui concerne les Abonnements et les Annonces doit être adressé à Pau à M. Georges HAURET, Administrateur-Comptable. A PAU, aux diverses Agences pour les Annonces.

LES MANUSCRITS NON INSÉRÉS NE SONT PAS RENDUS

ANNONCES :

Annonces judiciaires.....	20 c. la ligne
Annonces ordinaires.....	50 —
Réclames.....	50 —
Chronique locale ou Faits divers.....	1 franc.

Les Annonces de durée se traitent à forfait.

Nouvelles Officielles.

Vendredi (Matin).

Au nord de l'Aisne, bombardement des tranchées ennemies du Plateau de Vaulerue et de la Ville-aux-Bois.

Des troupes en mouvement signalées sur la route de Berry-au-Bac à Juvin-court ont été prises sous notre feu.

En Argonne, lutte d'empire très active. Nous avons fait sauter de nombreux fourneaux qui ont bouleversé les travaux souterrains de l'ennemi : un aux Courtes-Chaussées, un autre à la Fille-Morte, quatre à la côte 285 (Haute-Chevauchée) et trois à Vauquois.

Entre la côte 285 et la Haute-Chevauchée, des fractions ennemies ont tenté contre nos petits postes une attaque qui a été arrêtée après une lutte d'artillerie et de grenades.

Sur les Hauts de Meuse, nous avons fait sauter une mine dans les bois des Chevaliers et bombardé Saint-Maurice-sous-les-côtes (nord d'Hattonchatel).

En Alsace, au sud de la Thur, un tir de notre artillerie a provoqué un incendie dans les cantonnements ennemis de Dehlerberg (nord-est de Burnhaupt).

Vendredi (Soir).

Aucun événement important à signaler au cours de la nuit dans les Vosges, où les deux artilleries se sont montrées assez actives au Braunkopf (vallée de la Fecht) et à l'Altmatt (nord-ouest de Metzeral).

NOUVELLES de la GUERRE

LA ROUMANIE ET LA GUERRE

GENEVE. — Les journaux berlinois semblent envisager de façon très précise une attaque de la Roumanie contre l'Allemagne au printemps prochain.

LA CÔTE ITALIENNE BOMBARDÉE

ROME. — Hier matin, vers 7 heures, des navires ennemis ont bombardé le port de San Vito Chetino et la installation de chemin de fer d'Ortona à la mer. Les dégâts matériels, les seuls qui aient été causés, sont peu importants.

Le petit port d'Ortona est situé sur la côte de l'Adriatique, à peu près à hauteur de Rome.

ANCONE. — Les navires ennemis qui ont bombardé ce matin Ortona et Sanvito ont tiré quatre torpilleurs appuyés par un croiseur. La population a conservé son calme, et de plusieurs points du littoral l'artillerie de marine a canonné vigoureusement la flottille ennemie et la flottille ennemie et l'a obligée à s'éloigner.

LES ITALIENS À RHODES.

GENEVE. — Le « Costanzi Zeitung » apprend de Budapest que deux divisions italiennes auraient débarqué à Rhodes.

AHIRIKOS BOMBARDÉE

ROME. — Une dépêche officielle d'Athènes confirme qu'un torpilleur anglais a bombardé la ville d'Ahirikos près Smyrne.

A CORFOU

CORFOU. — L'arrivée de l'armée serbe s'effectue de façon satisfaisante ; beaucoup de soldats ont débarqué et sont directement conduits dans des cantonnements, où ils sont rééquipés et armés. Ceux dont l'état sanitaire exige certains soins sont dirigés sur des formations sanitaires. Aucune maladie contagieuse n'a été signalée.

LES AFFAIRES DU MONTÉNÉGO

GENEVE. — On mande de Vienne que les ministres monténégrins, MM. Radovitch, Popovitch et le général Bosovitch, prétendent que, de la volonté du roi Nicolas, ils représenteraient le gouvernement monténégrin, mais que le roi Nicolas n'a pas eu le temps de leur remettre de pleins pouvoirs écrits.

L'AUDACE DE M. RADOSLAVOV

MILAN. — L'interview que M. Radoslavov, président du conseil bulgare, a donnée au « Berliner Tageblatt » proclame que la Serbie a cessé d'exister comme nation souveraine et que Bulgarie et Autriche s'en partageront les débris. Radoslavov ouvrant un tiroir de son bureau montra au journaliste allemand une enveloppe et lui dit : « Cette enveloppe renferme les conditions fixées par l'Autriche-Hongrie au sujet de l'administration des territoires serbes occupés par les troupes autrichiennes. De ces territoires, l'Autriche-Hongrie conservera ce qu'elle croira nécessaire à éliminer dans l'avenir les dangers militaires et politiques qui l'ont menacés dans le passé. »

ÉMEUTE À LIÈGE

AMSTERDAM. — Lundi, à midi, un train de blessés français et anglais arrivait en gare de Liège, et l'on commit

l'imprudence de faire traverser la ville à ces blessés, alors que, par suite du jour de bourse, l'animation était très grande dans les rues du centre. La population s'amassa pour voir passer le cortège, et bientôt des huées s'élevèrent à l'adresse des soldats allemands encastrant les blessés, tandis que l'on criait : « Vive la France ! Vive l'Angleterre ! » Les Allemands, furieux, dirent à certain moment, charger la foule. Le soir, des avis étaient placardés sur les murs annonçant qu'à la première alerte de ce genre, l'heure de fermeture des cafés et magasins serait fixée à six heures du soir.

AUX ÉTATS-UNIS

Autour de l'« Appam ».

WASHINGTON. — Le département d'Etat a informé l'ambassadeur d'Angleterre à Washington que le vice-consul anglais de Norfolk a été autorisé à communiquer avec les passagers de l'« Appam ». Il confirme que les autorités locales ont reçu l'ordre de permettre immédiatement le débarquement de tous les passagers, à l'exception de l'équipage allemand de prise.

LONDRES. — On annonce d'une manière positive que l'« Appam » ne sera pas autorisé à quitter le port de Norfolk, qu'il soit considéré comme croiseur belligérant ou comme prise de guerre.

EN HONGRIE

GENEVE. — Les journaux hongrois arrivés en Suisse portent la marque d'un mécontentement croissant de la monarchie magyare contre l'invasion allemande.

Le « Magyarország », dans un long article, se plaint de ce que, à Budapest, on n'entend plus parler que l'Allemand dans les tramways, les restaurants, les cafés et les gares. Les affiches elles-mêmes sont toutes rédigées en langue allemande.

« On dirait », dit le journal hongrois, que le magyar n'existe plus. »

SUR MER

Une Collision.

HALIFAX. — Mardi, dans la soirée, une collision s'est produite à 200 milles au sud-est de Cape Race, entre le steamer japonais « Takata-Maru » et le steamer anglais « Silvershell », collision à la suite de laquelle le navire japonais aurait commencé à couler.

Le steamer anglais « Armonia », prévenu par T. S. F., s'est immédiatement porté au secours du navire en péril. Aussitôt après avoir envoyé ses signaux de détresse, le « Takata-Maru » sombra presque subitement.

Quant au « Silvershell », bien qu'assez sérieusement endommagé, il a continué à flotter, et a pu recueillir l'équipage du navire sinistré.

NOTRE FLOTTE COMMERCIALE

PARIS. — La commission de la marine marchande après avoir entendu M. Nail, sous-secrétaire d'Etat, a voté la prise en considération du projet de gouvernement sur l'accroissement de la flotte commerciale.

AU CONSEIL DES MINISTRES

PARIS. — Les ministres se sont réunis ce matin à l'Élysée, sous la présidence de M. Poincaré. Ils se sont entretenus de la situation diplomatique et militaire. Le conseil a décidé que les obsèques des victimes du zeppelin auraient lieu, aux frais de l'Etat, lundi, à dix heures du matin.

AFFAIRES DE TURQUIE

La Mort de Yussuf-Izzedin.

PARIS. — On a annoncé le suicide de Yussuf-Izzedin, prince héritier de Turquie.

Une phrase de la dépêche d'origine turque annonçant la mort du prince autorise tous les soupçons. C'est celle où il est dit que le rapport des médecins, les plus éminents conclut au suicide. Et voici qu'aujourd'hui les bruits d'assassinat commencent à se répandre, comme on le verra par la dépêche ci-après :

ROME. — On mande d'Athènes au « Messaggero » que le prétendu suicide du prince héritier est considéré, en réalité, par les nombreux réfugiés turcs échappés à la vengeance du comité Union et Progrès, comme un assassinat ordonné par Enver-Pacha et les partisans de l'Allemagne.

AMSTERDAM. — Le corps du prince héritier Yussuf-Izzedin a été déposé, hier matin, avec le rituel ordinaire, dans le tombeau du sultan Ahmed, à Stamboul.

PARIS. — Le général Chérif-Pacha, qui dirige à Paris, d'accord avec le prince Sabbah-Eddin, neveu du sultan, le principal mouvement de l'opposition turque, a fait cette déclaration :

« Yussuf-Izzedin était un sincère ami de la France. Il a lutté de toutes ses forces pour rendre notre pays sur la pente fatale où le Comité Union et Progrès l'entraînait. J'étais au courant de ses démêlés avec le Comité Union et Progrès et de ses dissensions personnelles avec Enver-Pacha. Les tyrans de la Turquie — de la Turquie actuelle — lui portaient une haine farouche et l'avaient entouré d'une garde d'espions. »

DERNIÈRE HEURE

(Service spécial de L'INDÉPENDANT).

Vendredi, 4 heures.

Le prince Mirko prisonnier des Autrichiens.

BRINDISI. — Le prince Mirko, de Monténégro, serait prisonnier des Autrichiens au château de Krufwatz près de Podgoritzá.

Les plans Allemands.

PETROGRAD. — Les milieux militaires estiment que les Allemands ont vraisemblablement décidé de rester sur la défensive actuellement, contre les Franco-Anglais, et qu'ils tenteront de frapper le coup principal sur le front russe.

La frontière Russo-Roumaine fermée.

LAUSANNE. — La « Gazette de Voss » annonce qu'en raison des grands mouvements de troupes russes qui s'accomplissent actuellement au nord de la Bessarabie, la Russie a fermé temporairement la frontière russo-roumaine.

Les députés Serbes.

ROME. — On dément que les députés serbes se soient réunis pour discuter la nécessité de convoquer la Skoupchtina. Ils sont tous d'accord pour laisser la direction des affaires du pays à M. Patchich.

Désaccord Bulgaro-Allemand.

ATHÈNES. — Un nouveau désaccord a surgi entre les Allemands et les Bulgares au sujet de l'attaque contre les Alliés en Grèce et à propos de nouvelles compensations.

Mystérieux aéroplane.

NEW-YORK. — Un télégramme de Wilmington dans l'Etat Delaware annonce qu'un mystérieux aéroplane a survolé la manufacture de poudre Dupont.

La baisse du mark.

Le mark est descendu à 73 cents 5/8 contre 74.

L'affaire de l'« Appam ».

LONDRES. — Selon le « Daily Express » le navire qui captura l'« Appam » serait le steamer britannique « Lapwing » qui, étant dans un port allemand au début de la guerre fut transformé en croiseur armé.

Autour de Salonique.

SALONIQUE. — Deux régiments bulgares ont été remplacés dans le nord du lac Doiran par deux régiments allemands. Les Turcs ont concentré trois régiments d'infanterie et quatre escadrons de cavalerie à Gumuldjina et dans l'est de la Macédoine.

L'ENTENTE DES ALLIÉS

Une note officielle nous fait savoir que l'entente, réalisée par les puissances alliées pour intensifier le rendement des industries de guerre, et coordonner dans la mesure du possible les méthodes et les moyens d'action contre l'ennemi commun, vient de s'effectuer également dans la question de la défense sanitaire.

C'est fort bien de lutter en commun pour la santé des peuples et des armées alliées. Mais en même temps, nous devons lutter pour que les ennemis se trouvent en aussi mauvais état que possible. Il faut la coopération de tous les efforts pour resserrer le blocus et accroître la difficulté de vivre chez un adversaire puissant mais qui commence à ressentir les symptômes de l'éboulement.

Pour cela, il faut garder notre pitié pour les victimes des Boches, et se souvenir que ceux-ci n'ont d'autre politique que de démoraliser

par tous les moyens l'adversaire, par la cruauté, par la terreur, par la famine.

Soyons durs partout, soyons inexorables et rappelons pour ceux dont la sentimentalité essaie vainement d'affaiblir les résolutions françaises que Clausewitz écrivait : « On ne saurait introduire dans la philosophie de la guerre une principe de modération sans commettre une absurdité. » Bismarck écrivait : « La véritable stratégie consiste à pousser l'ennemi et à le frapper durement. » Il énumérait les moyens de dépression physique et morale et concluait : « Vous ne devez laisser aux populations que vous traversez que des yeux pour pleurer. Notre principe directeur est de rendre la guerre si terrible aux populations civiles qu'elles-mêmes supplient en faveur de la paix. »

Ce principe, la logique des faits, l'intérêt de la civilisation, la soif d'une

paix longue nous obligent à le prendre à notre compte et à l'appliquer avec une extrême rigueur. Si nous ne faisons pas terriblement souffrir l'adversaire, c'est lui qui nous fera souffrir. En tout et partout, sans nous abriter derrière le prétexte de représailles, prenons les devants. L'heure de l'offensive doit sonner sur les terrains.

Aux humanitaires qui bêtent des paroles de miséricorde au moment de la ruée des loups, rappelons la parole de Louvois, à propos du Palatinat : « Il faut encherir en inhumanité sur les Allemands, s'ils ne prennent pas le parti de faire une guerre honnête. » Pour les mêmes hommes dont la sensiblerie ressemblerait bientôt à de la trahison, le « Temps », rappelle cette autre parole de Clausewitz : « Quiconque se sert de la force, sans égard aucun et sans épargner le sang, à tout ou tard la prépondérance, si l'ennemi ne procède pas comme lui-même. »

Certes, nous aurons de la peine à procéder comme les Allemands. Nous n'assassinerons pas avec préméditation les femmes, les prêtres, les vieillards et les enfants, nous ne détruirons pas exprès les cathédrales, nous ne bombarderons pas les hôpitaux, nous n'obligerons pas les prisonniers à faire les tranchées du front, mais nous procéderons tout de même d'une façon tellement énergique que les barbares n'aient pas la prépondérance. Entretenons dans tous les cœurs la haine sacrée.

Il faut agir, répétons-nous, en commun et avec une force croissante. Le travail des ateliers et le recrutement d'armées nouvelles en Russie, en Angleterre, en Italie — en attendant l'entrée en lice des Balkaniques qui veillent et se décideront — nous assurent cette puissance qui chaque semaine grandit formidablement. On s'en apercevra, sans doute, avant le printemps.

Les Français, les Alliés ont tous eu à réparer des fautes et à rectifier des erreurs qui coûtent cher à la civilisation.

Mais la bataille de la Marne, qui ne fut pas un miracle, est un admirable symbole. C'est dans l'épreuve que nous avons trouvé la formule de la victoire ; et notre génie, après des mécomptes, des déceptions, des défaites, riposte magnifiquement aux coups de l'infortune et casse les premiers arrêts du destin.

Seulement il ne faut pas abuser de cette faculté. Après dix-huit mois de guerre, toute erreur devient criminelle, car elle se paie de milliers et de milliers de ruines, de douleurs, et d'existences.

La coordination des moyens d'action doit abrégé la guerre, c'est-à-dire aboutir aux mesures puissantes et formidables qui écraseront moralement et matériellement le militarisme barbare.

Qu'on y songe chez nous, pendant que les états-majors préparent les coopérations communes et décisives sur tous les fronts, et que les gouvernements s'entendent pour un blocus qui leur faudrait impitoyable.

La question brûlante chez nous est, pour quelques jours, celle de l'aviation. Eh bien, il importe que nos parlementaires, qu'on ne calomnie pas quand on dit qu'ils n'ont pas su préparer la guerre, s'imagine bien que la victoire dépend des généraux et des soldats et non d'eux-mêmes. A la tête de certains services techniques on a mis des civils là où il fallait des soldats exercés. Nous n'avons ni un Carnot ni un Gambetta. Adressons-nous donc, pour combattre l'ennemi, à ceux dont le métier est de faire la guerre et non de la commenter. Si on avait suivi ce conseil il y a quelques mois, les Zeppelins seraient peut-être tous détruits.

Mais encore ici nous triompherons après des incidents fâcheux et des erreurs onéreuses. Vengeons-nous. Vite et fort ! En somme, nous sommes les plus nombreux et déjà les plus puissants.

Octave AUBERT.

Représailles et Réformes.

Ces « civilisés sauvages » me font plus horreur que les cannibales. Gustave FLAUBERT.

Avec le temps plus favorable, les bandits de l'air ont recommencé leurs forfaits. Il fallait s'y attendre. Ce n'est pas seulement qu'ils aient voulu offrir à leur kaiser débâché, pour son anniversaire peu glorieux, d'innocentes et sanglantes hécatombes. Ces attentats sont le résultat d'un plan de guerre.

Ils recommenceront. Les Allemands ajoutent à leurs crimes le cynisme qui les annonce. Notre tort est de prendre pour une vanterie excessive des projets dont la réalisation nous trouve trop souvent au dépourvu.

La domination par la peur, l'emploi des moyens les plus violents, l'usage de la force, sans respect des lois et des droits font partie du programme combiné par les chefs militaires et par les autorités civiles. Il ne faut rien épargner, selon cette abominable doctrine, pour décourager l'ennemi et pour l'abattre. Avant von Schellerdorf, avant von Blume, avant von Hartmann, avant von Bernhardt, von der Goltz et von Dithfurt, le maréchal von Clausewitz avait établi les principes de la destruction systématique. Il avait écarté comme une erreur pernicieuse toute idée de philanthropie à la guerre, et il avait préconisé, avec une brutale franchise, le recours à la force dans toute son étendue. Ce maître a fait des disciples, qui ont pratiqué ses leçons de feu et de sang. Ils ne sont pas tous dans la hiérarchie militaire. C'est un civil, le député Erzberger, l'un des chefs du centre, qui a prêché « par plus grande humanité ! » la guerre impitoyable, l'anéantissement de Londres, la terreur semée par les dirigeables.

On veut ainsi frapper les populations civiles, les effrayer, les amener à la paix. Mais c'est, heureusement une de ces erreurs de psychologie dont les Allemands sont coutumiers. Le résultat se retourne contre eux. Au lieu de la soumission, ils provoquent la révolte, la haine, la soif de la vengeance et le besoin de représailles. Ils donnent aux civils l'âme des soldats. Les raids des zeppelins sur l'Angleterre avaient, mieux que toute propagande, multiplié les enrôlements volontaires. Et qui a parcouru dimanche les quartiers de Paris sur lesquels le monstre aérien a déversé sa pluie meurtrière sait à quoi s'en tenir. Je me suis promené au milieu de ces populations, où les femmes et les enfants dominaient. Nul trouble, nulle hâte, nulle inquiétude, mais l'indignation contenue, la froide résolution, la volonté tranquille d'un peuple qui menacé par des barbares, exige une protection. La lui a-t-on donnée ?

Clausewitz a dit : « Celui qui emploiera la force physique sans épargner le sang acquerra toujours la prépondérance sur l'adversaire. » Il n'aurait pas de même, et il lui dictera la loi, si il y a dans cette déclaration un avertissement et un conseil. Avons-nous agi comme l'adversaire pour lui arracher la prépondérance ? Il s'en faut. Nous avons hésité et tâonné. Nous avons été victimes d'une crise de sensibilité. Penchons sur textes et sur les conventions, nous avons invoqué le droit, contre ceux qui le violent. Nous avons traité la guerre comme un procès. Nous nous sommes inquiétés de l'opinion des neutres dont les Allemands, qui savent le prix de la force et le prestige de la victoire, s'inquiétaient fort peu. Là-dessus, le général von Dithfurt avait exprimé le sentiment de son peuple : « Point n'est besoin de nous soucier le moins du monde des jugements de l'étranger, neutres ou non, et si tous les mouvements qui separent nos armées de l'ennemi devaient être réduits en poussière, nous aurons tout le temps de le déplorer une fois la paix signée. » Je n'en demande certes pas autant, mais je fais écho au cri de la population parisienne tout entière en réclamant une protection qu'on lui avait promise et qu'on ne lui a pas donnée.

Il y a, je le sais, des excuses, et des circonstances atténuantes, qu'un avocat habile — et nous n'en manquons pas ! — peut plaider : la brume, la hauteur, la distance. Il y a, je n'en disconviens pas, des difficultés, que le plus courageux des aviateurs — et ils abondent — peut invoquer. Alors, pourquoi ne pas le dire... avant ? Il serait plus adroitement loyal d'avertir que de s'excuser. On nous affirme, pendant des mois, que la sécurité de Paris est assurée, qu'il n'y a plus de danger, que les dirigeables allemands ne reviendront pas. Quand ils reviennent, on trouve des explications et l'on avoue que notre sécurité est relative. La population parisienne a droit à la vérité, elle en est digne : qu'on la lui dise. Et elle a droit aussi à la protection : qu'on la lui donne. J'accorde qu'elle est difficile. Mais elle n'est pas impossible. Ce qui manque, c'est l'unité dans la direction, la méthode, la coordination des efforts. Quand la sonnerie du clairon a éclaté dimanche soir dans mon avenue, on y avait déjà entendu le bruit des explosions et l'extinction des lumières n'y fut qu'une partie. L'imagine qu'il doit y avoir quelque part une responsabilité.

Et si l'aviation française ne répond pas, c'est le moins qu'on en puisse

